

L'ateliéphémère : une initiative de l'économie collaborative qui redonne du pouvoir

Apprendre à réparer les appareils en panne, c'est ce que propose David, militant bricoleur, aux habitants des quartiers. Retour sur cette initiative qui permet, outre le transfert de savoir-faire, de retrouver prise dans leurs modes de consommation.

Quel est le concept de l'ateliéphémère ?

L'ateliéphémère est né à Lille en 2009 sous la forme d'un atelier d'aide à la réparation de vélos qui avait lieu chaque dimanche aux abords d'un marché. Puis j'ai emménagé en Rhône-Alpes en 2012 et j'ai animé des ateliers de réparation d'appareils électroniques et électroménagers, d'informatique, de machine à coudre, etc. Le principe est le suivant : les personnes viennent à l'atelier avec leur appareil en panne, puis nous essayons d'en comprendre le fonctionnement et de le réparer ensemble. La participation de la personne est favorisée au maximum car, dans ce domaine, nous apprenons mieux et plus rapidement avec les mains qu'avec les yeux.

Pourquoi avoir créé l'ateliéphémère ?

Pour contribuer à lutter contre l'obsolescence des objets que nous achetons, qu'elle soit programmée ou symbolique¹. Le constat est accablant : en 2002, plus de 130 millions de téléphones portables en état de marche ont été mis au rebut aux États-Unis. Et 50 millions d'ordinateurs sont transportés chaque année dans des déchetteries du tiers-monde². Lutter contre ce phénomène n'est pas si simple. Les barrières à la réparation sont nombreuses : les savoir-faire manuels sont dévalorisés ; les industriels fabriquent des appareils moulés ou impossibles à démonter à cause de vis indémontables sans outils très spécifiques ; les schémas électroniques sont introuvables ; les pièces détachées ne sont plus fabriquées ou alors à des prix indécents comparés à ceux du matériel neuf très bon marché (mais au prix de l'exploitation des ouvrier(e)s des usines d'électronique à l'autre bout du monde).

Où ont lieu ces ateliers de réparation et à qui s'adressent-ils ?

L'ateliéphémère est itinérant. Je me déplace principalement dans les quartiers des agglomérations de Saint-Étienne, Lyon et Grenoble. Les structures qui accueillent l'ateliéphémère de manière régulière sont très diverses : centre social, atelier de réparation de vélo, espace social et de santé participatif pour femmes migrantes, bricothèque, bar, ainsi que divers lieux militants...

Un principe fort de l'ateliéphémère est son accessibilité à toutes les personnes qui le souhaitent. Une attention particulière est portée à la suppression des barrières qui peuvent subsister dans les événements associatifs et militants, avec comme conséquence la non-mixité sociale et culturelle. Parmi les pratiques mises en place pour cela, il y a tout d'abord la gratuité ou le prix libre. Ensuite, l'itinérance dans des lieux divers permet de toucher des personnes de tous horizons.

Considérez-vous que les initiatives de consommation collaborative, comme les ateliers de réparation, ne sont pas accessibles à tous ?

Je n'aime pas tellement le terme de « consommation » pour qualifier mes ateliers ; les personnes qui y viennent ne consomment pas, elles sont actives. Mais oui, le fait est que celles qui ont le plus de facilité à venir dans ce genre d'ateliers sont issues de ce que l'on pourrait définir comme la classe moyenne ou, en tout cas, il s'agit de personnes dotées d'un capital culturel et relationnel élevé (étudiant(e)s y compris), pour la plupart proches du milieu associatif. Il est plus difficile pour les personnes moins favorisées socia-

lement d'entendre parler de ces initiatives et de se sentir capables de venir dans un lieu marqué par des codes qui leur sont étrangers.

Par « codes », j'entends par exemple ce qu'il y a sur les affiches collées aux murs, la façon de s'exprimer et de s'habiller des potentiel(le)s habitué(e)s du lieu, en somme tout ce qui favorise le décalage que l'on peut ressentir en arrivant dans un lieu étranger. Le caractère itinérant de l'ateliéphémère m'a permis de me rendre compte de l'importance d'aller à la rencontre des personnes, plutôt que d'espérer les voir venir. Un lieu, aussi ouvert soit-il, ne permettra jamais à tout le monde d'oser franchir sa porte.

Quels sont les impacts de l'ateliéphémère pour ceux qui y participent ?

Les personnes qui viennent aux ateliers repartent avec de nouveaux savoir-faire. Je suis favorable au transfert actif des savoirs. Il est important de prendre le temps d'expliquer le problème rencontré sur l'appareil, pour ensuite décrire ce qu'il est envisageable de faire et comment. Bien sûr il est plus facile de comprendre le fonctionnement d'un vélo, c'est intuitif, alors que dans un appareil purement électronique, on ne voit pas grand-chose bouger ! Il faut donc passer par

l'apprentissage de certains concepts (à l'aide de croquis par exemple) et l'utilisation d'outils comme le voltmètre qui nous permettront de « voir » ce qui est invisible. Et puis, ces ateliers permettent de retrouver une certaine autonomie face aux objets qui nous entourent, qui sont de plus en plus complexes et bourrés d'électronique, et donc de plus en plus opaques. Mais il faut savoir que, la plupart du temps, le problème est simple à résoudre : remplacer un câble, un fusible ou ressouder un connecteur... Tout le monde peut le faire après une petite explication, même une personne qui n'aurait jamais touché un tournevis de sa vie ! J'entends parfois des personnes me dire qu'elles ne se pensaient pas capables de faire ça de leurs mains. Elles retrouvent confiance en elles face aux objets et je me dis que la prochaine fois, elles oseront démonter leur appareil et regarder ce qu'il y a à l'intérieur sans mon aide... Enfin, les personnes qui viennent aux ateliers réalisent des économies financières en réparant un appareil au lieu de devoir le racheter, alors que tout les y pousse... ■

David

1 - Ce phénomène consiste à donner l'envie d'acheter du neuf alors que l'ancien appareil marchait encore.
2 - S. Latouche, *Bon pour la casse. Les déraisons de l'obsolescence programmée*, Éditions Les liens qui libèrent, 2012.

Pour un quartier plus solidaire : l'échange entre habitants

Régulièrement, l'ateliéphémère est accueilli au Réfectoire de l'association Rues du développement durable (RDD), dans le quartier vallonné du Crêt de Roc à Saint-Étienne.

RDD a été créée en 2009 par des habitants voulant redynamiser leur quartier grâce, notamment, à la réhabilitation de rez-de-chaussée laissés vacants, pour ensuite les proposer en location à des commerçants ou artisans locaux¹. L'association compte désormais 3,5 salariés à temps plein et fédère plusieurs dizaines de bénévoles. En 2015, les premières pierres d'un projet de consommation collaborative ont été posées, avec pour ambition de mettre en place des échanges organisés, entre habitants du quartier. Afin d'expérimenter ce que pourraient être ces nouvelles pratiques entre voisins, mais aussi pour cerner au mieux les envies et attentes, deux actions ont été initiées au cours de l'année : des événements trocs et un système de petites annonces, avec possibilité d'échanger des objets contre des services. En 2016, des kiosques, confectionnés par un designer partenaire, vont être installés durant quelques mois dans les halls d'une dizaine d'immeubles (copropriétés et logements sociaux). L'idée est d'inciter à l'échange entre voisins, en commençant par des revues et journaux.

Des premiers pas, en somme, pour éprouver des modes de consommation collaborative et donner envie d'aller plus loin, vers un système d'échange plus complet. RDD étudie dans cette optique plusieurs possibilités, pour trouver la forme qui conviendra le mieux aux habitants du Crêt de Roc et qui leur donnera envie de s'y investir : un SEL (système d'échange local), une accorderie² ou une conciergerie de quartier comme Lulu dans ma rue.

1 - Cf. à ce sujet la brève « À Saint-Étienne : une société d'investissement solidaire au service du développement durable », *Sites & Cités* n°27, janvier 2012.
2 - Cf. article de Marion Ducasse, pp. 26-27.